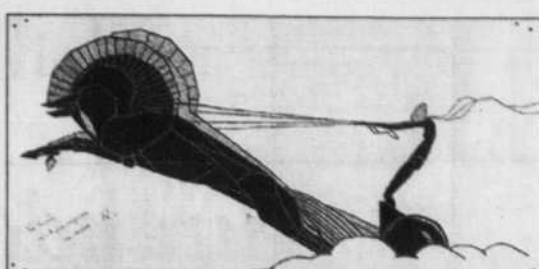


THÉÂTRE

Cruels jeux d'enfants
chez Prospero

Page E 3



DE VISU

Tout le raffinement
de l'Art déco au MBAM

Page E 5

CAHIER
E

CULTURE

DETECTEUR



DE MÉTAL

WARNER RECORDS CANADA

Préparez vos bouchons, Metallica est à Montréal ce week-end puis à Québec au milieu du mois. Mais oubliez vos préjugés sur le groupe de heavy metal le plus populaire du monde, qui attire maintenant les filles, les vieux et les intellos, comme la professeure américaine Deena Weinstein, l'autorité suprême de la «rockologie». «Je respecte trop le rock pour ne pas l'analyser comme il faut», dit-elle en entrevue au *Devoir*.

STÉPHANE BAILLARGEON

Lars Ulrich joue fort et vite; en fait, plus fort et plus vite que n'importe qui, ou presque, dans le très tonitruant cercle heavy metal. Il peut aussi jouer au méchant, comme sur la photo de promotion reproduite ci-contre. Rien de plus normal pour le batteur de Metallica, band icône de la planète rock.

Fade In Black, comme le demande un *hit* du groupe. À vrai dire, sous la grimace se cache également un formidable collectionneur d'art moderne et contemporain. En tout cas, un des plus doués de la fraternité rock et pop, à peine surpassé par l'intello David Bowie.

Fils d'un ex-champion de tennis danois, Lars Ulrich se passionne particulièrement pour les œuvres du mouvement européen Cobra, sabordé dans les années 1950. Ses artistes «cobristes», comme le compatriote Asger Jorn et le Néerlandais Karl Appel, défendaient la spontanéité créatrice, les valeurs populaires et les expositions en odeur de scandale, en somme, tout ce qu'il faut pour plaire à un millionnaire sulfureux.

Il y a deux ans, M. Ulrich a soumis aux enchères new-yorkaises cinq de ses plus belles acquisitions, dont *Profit I*, un chef-d'œuvre de Jean-Michel Basquiat. La toile de 1982 a rapporté à elle seule sept millions de dollars canadiens, le tiers du total des profits de la grande soirée de braderie. Dans le récent et passionnant *Some Kind of Monster*, un documentaire sur la crise traversée par Metallica pendant la production de son dernier album, on voit le batteur-collectionneur sabler le champagne. Selon la rumeur, le chanteur James Hetfield et le guitariste Kirk Hammett auraient demandé le retrait de cette scène potentiellement choquante pour le noyau dur des fans du groupe, des gars à petits salaires qui se grattent maintenant l'entre-cuisse en se demandant comment on peut payer autant pour deux mètres carrés de graffiti...

Low art et high art. Culture de masse et culture d'élite. La tension créatrice séduit Deena Weinstein, professeure de sociologie de l'université DePaul, à Chicago, qui s'y reconnaît un peu, beaucoup, passion-

nément. Spécialiste du philosophe de la culture Georg Simmel, passionnée de Nietzsche et d'Ortega y Gasset, elle est également une référence mondiale incontournable en matière de sociologie du rock. Avec son essai *Heavy Metal. The Music and its Culture*, elle a même donné ses lettres de noblesse au genre.

Some kind of intellectual monster...

«Je suis une spécialiste des théories sociologiques et philosophiques, ce qui peut être un peu difficile ici, aux États-Unis, commente la professeure Weinstein en entrevue téléphonique. En même temps, j'ai toujours été fascinée par la puissance des médias de masse. Pendant mes cours, il y a plus de vingt ans, mes étudiants citaient parfois de belles phrases en m'expliquant qu'elles venaient de Pink Floyd, de Black Sabbath ou d'un autre groupe que je ne connaissais pas davantage.»

Elle a vite fait ses classes. Ses étudiants lui ont fait entendre des tonnes, souvent dans leur voiture, en la promenant dans Chicago. «Ils montaient le son très, très fort et j'ai tout de suite adoré ça. Ils frétilaient en m'enseignant quelque chose à leur tour. J'ai développé une passion. Et quand je suis passionnée par quelque chose, je l'intellectualise. J'ai donc monté un cours. Le champ était vierge, excepté pour quelques productions intelligentes de collègues britanniques. La sociologie est une discipline très indisciplinée. Comme professeure de sociologie, en fait, je peux faire ce que je veux. Mais je suis très exigeante. Je distribue plus de D et de F que tous mes autres collègues du département réunis. Mes cours sur le rock sont donc très courus, mais aussi très difficiles. J'ai même des étudiants qui me supplient de les laisser continuer à y assister après avoir échoué à l'examen de mi-session.»

Oubliez la fan avec un Ph.D. La sociologue de la culture dit s'intéresser aux relations entre la culture et les formations sociales — la notion de forme se trouve au cœur de la théorie simmelienne des modèles d'association sociale. Dans le cas précis de la sous-culture rock, elle étudie les échanges triangulaires entre le public, les médiateurs (dont les industries culturelles) et les artistes. «Je respecte trop le rock pour ne pas l'analyser comme il faut», dit-elle.

Ses études rappellent que la catégorie du heavy metal apparaît au milieu des années 1970, à peu près en même temps que le punk. Les deux rameaux renouaient avec l'esprit de révolte des origines du rock, alors que menaçaient l'industrialisation et le conformisme. «C'était une culture typiquement jeune, à une époque, mais ça ne l'est plus, observe la spécialiste dans la cinquantaine, qui avoue bien aimer les concerts mettant en vedette de vieux rockers. Dans *My Generation*, les *Who* chantaient "Hope I die before I get old." Une fois vieillies, ils n'ont pas

voulu abandonner. À la longue, la jeunesse, comme phénomène culturel, a fait place à une idéologie de la jeunesse. Maintenant, les concerts de Metallica ou d'autres rassemblent des gens de tous les âges. On voit moins de têtes grises aux concerts de Britney Spears...

Metallica I et II

À vue savante, l'évolution de Metallica concentre parfaitement l'aventure du rock des dernières décennies, les tensions fondamentales opposant la volonté artistique aux obligations commerciales. La professeure Weinstein distingue ainsi deux âges du groupe, autour de l'album noir *Metallica* (1991). «Si, au début des années 1980, on avait eu à parier sur le succès d'un groupe, personne n'aurait choisi celui-là. Dès *Master Of Puppet*, Metallica s'imposait comme maître du genre brut et brutal. L'affaire a basculé en 1991. Objectivement, c'est un album commercial et même gentil. À partir de là, Metallica a fait le plein de sympathies et de publics.»

À preuve, les filles ont commencé à se pointer en masse aux concerts des quadragénaires, pères de famille, qui ont commis le péché de couper leurs cheveux. Ce week-end, à Montréal et bientôt dans la capitale, elles se mêleront aux fans des premiers temps, ouvriers ou techniciens des quartiers défavorisés, alors que le punk attire davantage les enfants des banlieues plus privilégiées. Pour la professeure, le documentaire *Some Kind of Monster* s'inscrit aussi dans cette logique d'expansion des publics et du marché. Elle dit y voir surtout «une tentative pour le groupe de retrouver de la sympathie auprès des fans choqués par sa lutte antitéléchargement».

Bref, comme la jeunesse ou le petit Jésus, Metallica devient finalement une sorte de «signifiant flottant», selon l'expression de Mme Weinstein, un concept élastique, quoi, malléable au gré des époques, des groupes sociaux, des intérêts. «En plus, ce groupe a le plus merveilleux nom du monde. Sous une autre appellation, l'attraction aurait été moins forte pour les femmes ou les adultes qui voulaient frimer un peu avec de la musique brutale...»

Le band a aussi l'avantage de transcender les problèmes politiques. Dans le documentaire *Fahrenheit 9/11* de Michael Moore, on peut voir des soldats américains tirer des obus en écoutant du metal à fond la caisse. «À l'intérieur même des groupes, les opinions politiques sont souvent assez divisées. Le pluralisme idéologique me semble évident parmi les fans. Disons que le heavy metal est pour la liberté et contre l'autorité. C'est du rock, après tout...»

Le Devoir

« Mes cours
sur le rock
sont très
courus, mais
aussi très
difficiles »

◆ Culture ◆

Trop fort, Metallica...

BERNARD LAMARCHE

Depuis six ans déjà, Louise Girard porte sur ses épaules les destinées du fanzine métal québécois *Sang frais*. Elle ne compte plus les groupes de poils qui sont passés entre les pages de son magazine, depuis peu distribué à 5000 exemplaires. Elle compte cependant ceux qui ne s'y retrouvent pas. Metallica est de ceux-là: le groupe est dans une ligue à part.

«Une machine», commente Girard lorsqu'elle parle de Metallica, un groupe dont elle est une vraie fan. Celle qui dit en rigolant avoir fêté le 666^e anniversaire de son magazine précise que, si Metallica demeure important, il est impossible pour son magazine d'obtenir une entrevue, même au Québec où le band vend quatre concerts en criant *Kill'em all*. «Ils ne s'intéressent plus qu'aux médias de masse.» Déconnecté de la base, Metallica? «Oui. Ils se disent sûrement qu'en parlant à des gros médias, ils atteignent leur public et qu'en plus ils l'élargissent. Personnellement, ce ne sont pas des médias qui se rendent jusqu'à moi.»

Some Kind of Monster, le documentaire sur Metallica, a un peu ramené le groupe à des proportions terrestres, selon Girard. Dans ce film intime, «on les voit comme des êtres humains, pas comme des machines». Mais «Metallica est comme les Rolling Stones, ou U2, c'est-à-dire un phénomène de cirque. Pour des personnes de tout âge qui veulent voir un événement. Il n'y a pas que des fans de métal dans la salle.» Chez les fans, il y a trois générations. Il y a eu l'avant-1991, l'année de l'album noir, et l'après. Les premiers fans ont aujourd'hui 40 ans, ceux de la période *Enter Sandman*, une trentaine d'années, puis il y a les «kids de 14 ans avec des chandails "Re-issued" jusqu'à moi».

de Kill'em All. C'est capotant.»

Pour Girard, Metallica est toujours pertinent aujourd'hui, malgré la poussée du nu-métal et de son esprit de fusion avec le rap. « Je suis une grande fan de Metallica. Je ne suis pas certaine que j'aurais donné autant de chances à un autre groupe. Le son est cru, garage, il n'y a pas de solos, ni de radio hits. Il y a beaucoup d'émotions dans l'album. »

Le téléphone rouge de Metallica ne déroute pas au Québec, où le terrain est particulièrement accueillant. Les groupes sont promûment dans la province, les concerts se suivent à la queue leu leu. Metallica sera deux fois à Montréal, demain et lundi, puis, la semaine prochaine, deux fois à Québec. Girard affirme que notre province seulement détient 48 % des parts du marché du disque métal au Canada. Mais «Metallica n'est plus dans la gang. Ils ont tout dit, tout donné, et avec le film, ils se sont mis à nu pour le public. C'est un incontournable, mais c'est juste qu'ils ne sont plus dans le réseau. Pour moi, les voir jouer avec Linkin Park et Godsmack, c'est aberrant.»

Un soupçon demeure que les membres de Metallica puissent être des vieux routiers qui s'accrochent. Par contraste, Girard donne le bon patriarche qu'est Lemmy Kilminster, de Motörhead, comme exemple de chantre de la ligne dure du parti et comme modèle d'intégrité, lui qui n'a pas changé son accoutrement d'un poil depuis 1975.

Intégré, le mot est lancé! «*À la limite, on pourrait dire à Lemmy: vieillis, mon grand! Toutefois, Metallica tente de se trouver une identité, on dirait qu'il ne sait plus qui il est. Avec le film, on voit que c'est rendu une job pour le groupe d'aller répéter. Son rêve est réalisé et il cherche à le maintenir.*»

Le Devoir

CHRISTOPHE HUSS

Quand un compositeur parvenu au terme de sa vie déclare: «Toute la musique que j'ai écrite jusqu'à présent me semble une plaisanterie en comparaison de la musique que j'écris en ce moment», il y a tout lieu de prêter la plus grande attention à l'œuvre en question. Verdi aurait pu prononcer ces paroles s'agissant de *Falstaff*, Puccini s'y est risqué pour *Turandot*, un opéra composé entre 1921 et 1924, qui prend affiche à l'Opéra de Montréal (OdM) ce soir.

Comme pour *La Bohème* de Murger, la pièce de Carlo Gozzi (*Turandotte*) n'avait pas inspiré que Puccini, puisque Ferruccio Busoni, notamment, en avait tiré en 1917 une «*fable chinoise*» d'environ 75 minutes dédiée à Toscanini, qui ne la dirigera jamais, lui qui fut au pupitre en 1926, jour de la création de l'opéra de Puccini.

La comparaison entre Busoni et Puccini, rendue possible par deux enregistrements de la *Turandot* de Busoni (Gerd Albrecht chez Capriccio et Kent Nagano pour Virgin), est fort intéressante. La *Turandot* de Busoni, en allemand, car conçue dès 1905 comme une musique de scène pour des représentations au Deutsches Theater de Berlin, la maison de Max Reinhardt, est plus proche de la pièce de Gozzi. Busoni garde le personnage d'Adelma, esclave de Turandot qui, dans son livret, trahira le prince Calaf qu'elle a connu dans son enfance. Adelma devient Liù chez Puccini, une suivante de Timur et Calaf qui se donne la mort pour ne pas révéler le nom du prince! C'est d'ailleurs à la mort de Liù que s'arrête le travail de Puccini, qui ne put achever son œuvre. A la première du 25 avril 1926, Toscanini s'arrêta là, se retournant vers le public en disant: «Ci s'achève l'opera du maestro. Il en était là quand il

est mort.» Toscanini ne dirigera la version complétée par Franco Alfano que le lendemain, un finale qu'il coupa ensuite allègrement, ses coupures étant aujourd'hui entérinées par la tradition.

Pour en revenir à Busoni, on notera le souci de l'œuvre, découpée en brèves sections, de préserver les masques de la commedia dell'arte (Truffaldino, Pantalone, Brighella et Tartaglia) qui deviendront chez Puccini les Ping, Pang et Pong, mandarins de la princesse. Pour Busoni, les masques étaient nécessaires pour établir «une passerelle entre le public et l'Orient fictif de la scène. Par là même ils détruisent l'illusion que ce que l'on voit est la réalité». Busoni construisit un spectacle modeste, une comédie sarcastique (il existe une splendide suite d'orchestre de *Turandot* de Busoni, que Riccardo Muti chez Sony et Michael Gielen chez Vox ont enregistrée avec brio), un «caprice théâtral» joliment orientalisant.

Une débauche de moyens

Sur le même sujet, et avec des aménagements en conséquence, Puccini, qui connaissait l'œuvre de son compatriote, se situe exactement aux antipodes. Il vise à marquer le genre du «grand opéra exotique» avec une débauche de moyens (orchestre fouetté «*con tutta forza*») et des sentiments exacerbés. C'est un opéra qui vous met les nerfs à fleur de peau. Turandot n'est pas seulement une princesse hautaine qui pose des énigmes fatales pour se protéger des assauts des hommes. C'est un être féroce mû par la vengeance («*Je venge sur vous, cette pureté, ce cri et cette mort!*») dans l'air *In questa Reggia*. D'autre part, Liù, la jeune esclave qui se sacrifie pour l'homme qu'elle aime, est un archétype des héroïnes pucciniennes, celles qui

meurent avec dignité, les Mimi, Butterfly et sœur Angélique de son univers. Par rapport aux opéras précédents, on notera aussi l'importance de la foule, qui commente, admire et fait assaut d'imprecations (même dans l'air principal de l'héroïne!) incarnant tant et si bien un « personnage collectif » qu'on se croirait en plein opéra russe.

À un autre niveau, tendez l'oreille quand apparaissent Ping, Pang et Pong, les personnages de distanciation, les «souples» dans la tension ambiante, et écoutez la sublime trame orchestrale, parsemée d'orientalisme, que Puccini tisse pour eux. Car même s'il emploie gongs chinois, cloches et xylophones, tout le sel de son orientalisme musical réside dans la subtilité de l'orchestration et un très habile traitement harmonique. Si *Turandot* est évidemment un grand spectacle exigeant des voix puissantes et un orchestre sur les charbons ardents, il ne faudrait pas oublier que, derrière la férocity, la mesure et le sang, se cache la partition la plus hardie, la plus magique de Puccini, tout comme derrière l'héroïne se cache une femme, qui sous l'emprise d'un baiser abandonne la partie macabre en chantant : «*Que m'arrive-t-il ? Je suis perdue*».

Turandot sera présentée à Montréal à partir de ce soir dans une mise en scène de Renaud Doucet, dont le travail avait été apprécié dans *Thais* la saison dernière. Les décors et costumes sont d'Allen Charles Klein, qui avait déjà signé la *Turandot* de l'OpM en 1984, et la direction musicale assurée par Yannick Nézet-Séguin. La titulaire du rôle-titre a changé, puisqu'il s'agit de la Canadienne Anna Shafajinska. On retrouvera avec plaisir Marie-Josée Lord

dans le rôle de Liù, qui devrait lui aller à ravir, et on attendra avec curiosité les débuts à Montréal de Renzo Zulian en Calaf. Un grand rendez-vous pour commencer l'année lyrique.

TURANDOT

Drame lyrique en trois actes et cinq tableaux de Giacomo Puccini (1858-1924). Les 2, 4, 7, 9 et 13 octobre à 20h et le 16 octobre à 14h. Salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts. Avec Anna Shafajinskaja (Turandot), Renzo Zulian (Calaf), Marie-Josée Lord (Liu), Denis Sedov (Timur), Aaron St. Clair Nicholson (Ping), Frédéric Antoun (Pang), Kurt Lehmann (Pong), Orchestre métropolitain du Grand Montréal, Chœur de l'Opéra de Montréal, direction: Yannick Nézet-Séguin. Mise en scène et chorégraphie: Renaud Doucet. Décors et costumes: Allen Charles Klein. Pour information: (514) 985-2258.

À écouter

A écouter
Au disque. Deux incontournables: les versions Leinsdorf (RCA), avec Nilsson, Björling et Tebaldi, et Mehta (Decca), avec Sutherland, Pavarotti et Caballé.
En DVD. *Excellente de mieux en*

En DVD. Faute de mieux, on peut choisir la vidéo techniquement datée du Metropolitan Opera en 1988, avec Eva Marton, Plácido Domingo et Leona Mitchell, poignante Lù. La version récente de Valery Gergiev à Salzbourg est techniquement parfaite, vocalement moyenne, mais présente le finale écrit par Luciano Berio en 2000. Ce nouveau finale, ésotérique mais fascinant, a également été enregistré au disque par Riccardo Chailly dans un CD Decca «Puccini Discoveries».

S P E C T A C L E S

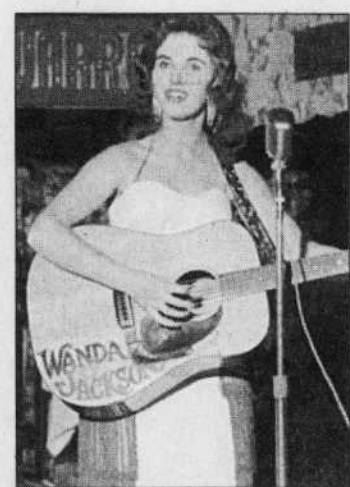
Wanda la pécheresse à l'église

La reine du rockabilly, l'Elvis fait femme, la Fujiyama Mama elle-même en personne s'amène au sous-sol de l'église Immaculée-Conception, en vedette du 19^e Rockabilly Jam. *Let's have a party!*

SYLVAIN CORMIER

Pendant que les branchés du Tout-Montréal seront en masse samedi au Métropolis pour le spectacle du groupe félicite écossais Franz Ferdinand, se félicitant d'être parmi ceux qui savent où il faut être, une poignée de vrais fadas de rockabilly exulteront dans un sous-sol d'église, angle Rachel et Papi-neau, se contrefaisant des modes et des chouchous de l'heure. Ceux-là se pinceront pour être bien certains que c'est vrai. Qu'ELLE est là, au sous-sol de l'église Immaculée-Conception, en tête d'affiche du Rockabilly Jam, 19^e du nom. Leur reine. Leur Fujiyama Mama vénérée. Wanda Jackson, celle qui osa faire l'Elvis à l'époque où l'on reprochait à Elvis lui-même de faire l'Elvis. Wanda la pécheresse, qui enregistrâ à la fin des années 50 les plus irrépressibles, les plus furieuses et les plus sexuellement explicites minutes de tout le répertoire rockabilly, ces *Mean Mean Man, Let's Have A Party et Fujiyama Mama* qui résonnent encore aujourd'hui, tellement le big bang fut retentissant.

Wanda la pécheresse, c'est le titre d'un mélo italien du début des années 50. Ça me revient en tête chaque fois que j'écoute du Wanda Jackson, qu'il s'agisse d'une compilation première époque ou de son plus récent disque. J'ai parlé l'an dernier en



FONDS WANDA JACKSON

Wanda Jackson

ces pages de cet extraordinaire *Heart Trouble* où, en compagnie de quelques fans célèbres, dont Elvis Costello, l'ex-Stray Cats Lee Rocker et ces vieux punks de Cramps, la dame revisite avec la même fureur — à 66 ans! — ses refrains les plus frénétiques, et en ajoutait quelques autres. Timbre juvénile intact, intensité déraisonnable, incitation à l'émeute (au *Cellblock #9*, comme de raison), la sexagénaire est encore redoutable.

Évidemment, comme les autres champions du rock ayant tenté le diable, tel Jerry Lee Lewis, Little Richard et Elvis (avec lequel elle eut une brève liaison), alors qu'ils tournaient ensemble dans les États du Sud en 1955), Wanda Jackson chante aussi le gospel. De fait, dans les années 70, virée «born again Christian», elle ne chantait plus que les louanges de «Jesus Christ our Lord». Le retour à la musique en diablée de ses débuts au milieu des années 80, suscité par l'enthousiasme de ses fans européens, n'alla pas sans conflit intérieur. «*C'est une question qui me causa un certain trouble*», confiait-elle au magazine en ligne *Twangin'* en 1996. «*J'ai compris que mon répertoire rockabilly, c'est ce qui me permet d'aller porter la parole de Dieu à un plus grand nombre de gens*», raisonnait-elle.

Aujourd'hui, Wanda Jackson chante en spectacle son rockabilly des années 50, son country des années 60 et son gospel des années 70. Le style changeant selon l'occasion. A Montréal, avec au-dessus l'église et à ses pieds une petite foule de possédés du rockabilly, en finale d'un programme qui comprendra aussi les Lustré Kings (ses accompagnateurs), le dangereux Bloodshot Bill, les disc-jockeys Johnny & Jenny et un concours de danse burlesque, la chanteuse du diable et la servante de Dieu n'auront jamais été aussi proches. Etincelles en perspective.

DOMAINE
Forget
Saint-Irénée Q.C. Charlevoix

Déjeuner-bénéfice annuel



Sous la présidence d'honneur de
Monsieur André Caillé
Président-directeur général d'Hydro-Québec

Le Dimanche 17 octobre 2004 à 10h30
à la Salle Richelieu du Fairmont
Le Manoir Richelieu de La Malbaie
Prix du billet : 130\$

Information ou réservations :
(418) 452-8111 ou 1 888 DFORGET

 MONTBELLE ALLIANCE
COMITÉ D'ÉDUCATION FINANCIÈRE

 CGI

Brahms

ET SES DESCENDANTS

JOHANNES BRAHMS: OUVERTURE TRAGIQUE
ANTON WEBERN: CINQ PIÈCES POUR ORCHESTRE
ALBAN BERG: SEPT LIEDER DE JEUNESSE
JOHANNES BRAHMS / ARNOLD SHOENBERG:
QUATUOR AVEC PIANO OP. 25, VERSION ORCHESTRALE
DE SHOENBERG, «5^e SYMPHONIE»

YANNICK NÉZET-SÉGUIN, CHEF
KARINA GAUVIN, SOPRANO

PRÉSENTÉ PAR  ADDENDUM 

LE LUNDI 18 OCTOBRE À 19 H 30
CONFÉRENCE-PRÉ-CONCERT GRATUIT À 18H45

  **Théâtre Maisonneuve Place des Arts**
514 842 2112 1 888 842 2112
www.pda.qc.ca 1 800 363-7229 x7229


**Orchestre
Métropolitain
du Grand Montréal**
Yannick Nézet-Séguin

ARTS
MONTRÉAL

Coopère avec les
arts des Sciences

Quebec 

LE DEVOIR

Hydro Québec
présente

Les Séries Pro Musica

série ÉMERAUDE
Lundi, 4 octobre à 20 h, Théâtre Maisonneuve

Le Mozart Klavier Quartett
Piano, violon,
alto et violoncelle

 **Généralconsulat
der Bundesrepublik Deutschland
Montréal**

Quatuor en sol mineur, K. 478, de Mozart
Quatuor en mi bémol majeur, op. 47, de Schumann
Quatuor en ut mineur, op. 13, de Richard Strauss

Billets : 30 \$, 25 \$ 12 \$ (étudiants), taxes et redevance en sus
en vente à la Place des Arts : 842-2112

Renseignements
Pro Musica, 514-845-0532 www.promusica.qc.ca

40 ans

 **Théâtre Maisonneuve Place des Arts**
514 842.2112 1 866 842.2112
www.pda.qc.ca Réseau Admission 514 790.1245

 **LES ÉDITIONS
MUSIQUES
1963**

 **Gaz Métro**

 **City of Montreal
VILLE DE MONTRÉAL**

 **SOCIÉTÉ DE LA MUSIQUE
DE QUÉBEC**

 **Fonds**

Le secteur jeunesse de La Nef présente :

 **Aucassin et Nicolette**
une chantefable du XIII^e siècle

SAN COMPLET et **DI MANCHE 10 octobre 2004 à 14h00**



AUCASSIN VEUT ÉPOUSER SA BELLE NICOLETTE
MAIS SON PÈRE, LE VIEUX COMTE GARIN, REFUSE
LES ÉPOUSAILLES. AURONT-ELLES LIEU ?

SPECTACLE FAMILIAL (5 ANS ET PLUS)

interprètes :

Suzanne DeSerres | Narratrice, Dame Primevère
flûtes, dulciane, sälgflöjt

Viviane LeBlanc | Nicolette
soprano, harpe, tambour de Béarn

Pierre-Alexandre Saint-Yves | Aucassin
ténor, flûtes, citole, vielle à roue,

Andrew Wells-Oberegger | Le comte Garin,
Roi de Carthages
basse, saz, oud, percussions

Mise en scène et adaptation du texte :

Sylvain Bissonnette
Conception :

Viviane LeBlanc
Direction musicale :

Sylvain Bergeron
Conseiller artistique :

Raymond Cloutier

Maison de la culture du Plateau Mont-Royal | 465, avenue Mont-Royal Est, Montréal
Billets en vente à La Nef : 514.523.3093 | Prix : 8\$

Culture

2 oct. 20h30 / 3 oct. 16h00
MARIE PASCALE
RELANGER
UN 2 SUR LE DOS
CHRIS YON
TEARDROP TERROR
 TANGENTE
 DANSE/CHANGE CONTEMPORAINE
 new york montreal
 Billetterie : 514 525 1500
 www.tangente.qc.ca

le cinéma pour l'horaire complet, consultez
L'AGENDA

DANSE

Petite méditation sur le temps qui passe

Avec *Æternam*, le chorégraphe Emmanuel Jouthe complète son diptyque sur le temps et la consommation

FRÉDÉRIQUE DOYON

Depuis qu'il a pris la direction unique de sa compagnie Danse Carpe Diem en 1999, le chorégraphe Emmanuel Jouthe s'est tracé une voie chorégraphique propre. Il figurait l'an dernier à la programmation du Festival international de nouvelle danse (FIND), jolie consécration. Voici que Danse-Cité lui offre une soirée complète de création. Il signe *Æternam*, pour que l'ascension de sa jeune carrière se poursuive... à jamais.

«Je ne prétends pas faire danser l'éternité», lance-t-il en entrevue, s'amusant du jeu de mots, mais c'est un concept extrêmement important dans la vie humaine. Justement parce qu'il en est évacué, la vie s'avérant, heureusement ou malheureusement, toujours assortie d'une mort certaine, donc d'une fin. «J'ai voulu partir de ça pour revenir à l'éphémère — comme la danse est condamnée à l'être — et travailler sur le contraste, poursuit-il. Le corps vieillit tous les jours, mais il s'enrichit...» Emmanuel Jouthe a donc créé des tableaux où la danse se fait tour à tour lente, longue, puis soudainement plus rapide, brève, évanescente. Il a aussi joué avec ces contrastes dans la scénographie: la texture de la peau répond à celle de la grande toile de plastique utilisée par les danseurs; le périssable côtoie le non-périssable.

«Amour, urgence, énergie, choses palpables mais furtives», là sont quelques mots qui viennent à la bouche du chorégraphe pour décrire sa pièce. Car le sentiment d'amour est indissociable du désir d'éternité, selon lui. Même s'il se manifeste parfois dans l'éclair de l'instant, l'amour abolit le temps.

Jeux d'essais et erreurs

Au FIND, il proposait une in-

curSION étonnante dans son univers artistique avec *Vitrail*, une chorégraphie dont les protagonistes évoluaient dans la vitrine d'une boutique. C'était la première étape de son diptyque intitulé *Dimanche XXI*, à travers lequel il aborde les notions de temps et de consommation. «Le dimanche, avant, c'était sacré, c'était un arrêt dans la semaine», souligne-t-il, comme si on ne se souvenait déjà plus de cette époque révolue, pourtant pas si lointaine. Qu'est-il devenu à l'aube du XXI^e siècle? Comment passer du temps de qualité dans la course infatigable de la vie, qui va de pair aujourd'hui avec une consommation frénétique. Deuxième volet du diptyque, *Æternam* relance autrement ces mêmes thèmes.

«Dans *Vitrail*, la danse était statique, le public était libre de son temps de consommation, indique-t-il. Je voulais faire l'inverse [pour *Æternam*], que le public soit fixe et que la danse circule autour de lui.» Malheureusement, les subventions demandées n'ont pas été au rendez-vous. Plus de la moitié de ce qu'il avait demandé lui a été refusé. Il voulait ensuite proposer une pièce qui s'approcherait d'une installation chorégraphique. «Mais je ne me sentais pas assez expérimenté.»

Tous ces détours, ces jeux d'essais et erreurs propres à la création, ont pourtant laissé leur marque sur la chorégraphie. À défaut d'évoluer autour du public, la danse se déroule à tout le moins sur plusieurs plans, donnant un effet de profondeur. Le projet d'installation a laissé place à un dispositif scénique, composé des mêmes éléments que dans *Vitrail*: écrans, moniteurs, vidéo, musique créée par Laurent Maslé. «Les mêmes médiums sont là, mais le résultat n'est pas le même parce que le point de



Dans *Æternam*, Emmanuel Jouthe a créé des tableaux où la danse se fait tour à tour lente, longue, puis soudainement plus rapide, brève, évanescente.

fuite est différent», insiste toutefois le chorégraphe. Le défi, c'était de se retrouver dans un lieu conventionnel — scène à l'italienne — après avoir évolué dans un espace éclaté et très urbain. Et alors que *Vitrail* était une suite de petits in-

tants chorégraphiques, *Æternam* se déroule sur une période continue de 50 minutes.

Le chorégraphe travaille avec les mêmes collaborateurs que pour *Vitrail*, ses danseurs Eve Lalonde, Claudia Pélouin, Marilyne St-Sau-

veur, Chanti Wadge, le scénographe Louis-Philippe St-Arnaud, le vidéaste Martin Lemieux.

Mais au-delà de tous ces recoupements, les deux volets du diptyque demeurent plutôt autonomes esthétiquement.

ÆTERNAM
 Chorégraphie
 d'Emmanuel Jouthe
 Du 6
 au 16 octobre
 à l'Espace libre

Dave Holland à l'Outremont



SOURCE SPECTRA

TROIS DÉCENNIES après avoir participé à l'enregistrement du mythique Bitches Brew avec Miles Davis, Dave Holland continue sur la route du jazz. Il nous revient avec les membres de son quintette: Chris Potter, Robin Eubanks, Steve Nelson et Nate Smith. Cet habitué de Montréal participe à la série Jazz à l'année ce soir au théâtre Outremont, à 20h. En première partie, le pianiste Steve Amirault en duo avec le bassiste André Lachance.

13 AU 23 OCTOBRE... 20 H

roger sinha
 APRICOT TREES EXIST

INTERPRÈTES : David Flewelling, Sophie Lavigne, Benoît Leduc, Julie Marcell, Magdalena Nowicka, George Stamos
 COLLABORATEURS : Bertrand Chénier, Philippe Dupeyron, Louis Hudon, Sophie Michaud, Lise Roy

UNE CRÉATION DE L'AGORA DE LA DANSE ET DE DANSE DANSE

L'AGORA DE LA DANSE
 840, RUE CHERRIER, MÉTRO SHERBROOKE 514.525.1500
 Réseau Admission 514.790.1245 www.agoradanse.com

LE DEVOIR

DANSE

La Fondation Jean-Pierre Perreault et Danse Danse présentent

Résilience

Une chorégraphie de Claire Jenny
 de la compagnie française Point Virgule

Du 5 au 9 octobre 2004, 20h à L'ESPACE CHORÉGRAPHIQUE
 2022 rue Sherbrooke Est BILLETTS 20\$, étudiant(e) - aîné(e) 15\$ 514 525.2464

Conseil des arts de Montréal

Québec

DANSE

FONDATION JEAN-PIERRE PERREAULT

Le Conseil des arts de Montréal et bouge de là! présentent

Comme les 5 doigts de la main

une chorégraphie de Hélène Langevin
 avec Julie Carabinier-Lépine, Julie Marcell, Manuel Roque, Catherine Viau, Siân Watkins

Collaborateurs: Linda Brunelle, Michel F. Côté, Michel Giroux et André Rioux

08 oct. - 19h Maison de la culture Rosemont-Petite-Patrie (514) 872-1730
 17 oct. - 14h Théâtre du Grand Sault (514) 367-5000
 30 oct. - 14h Maison de la culture Frontenac (514) 872-7882
 13 nov. - 14h Maison de la culture Plateau-Mont-Royal (514) 872-2266

www.bougedela.org

DE VISU

gesu CENTRE DE
CRÉATIVITÉ
1200, rue de Bleury
(métro Place-des-Arts)
Tél. (514) 861-4378
www.gesu.net

exposition
du 15 septembre au 13 octobre
frère JÉRÔME
Confessions de formes et de couleurs
(hall et salle Custeau)

Quand Art déco rimait avec raffinement

Jusqu'à la mi-décembre, le Musée des beaux-arts de Montréal présente une exposition consacrée au designer français Jacques-Émile Ruhlmann (1879-1933)

MARIE CLAUDE
MIRANDETTE

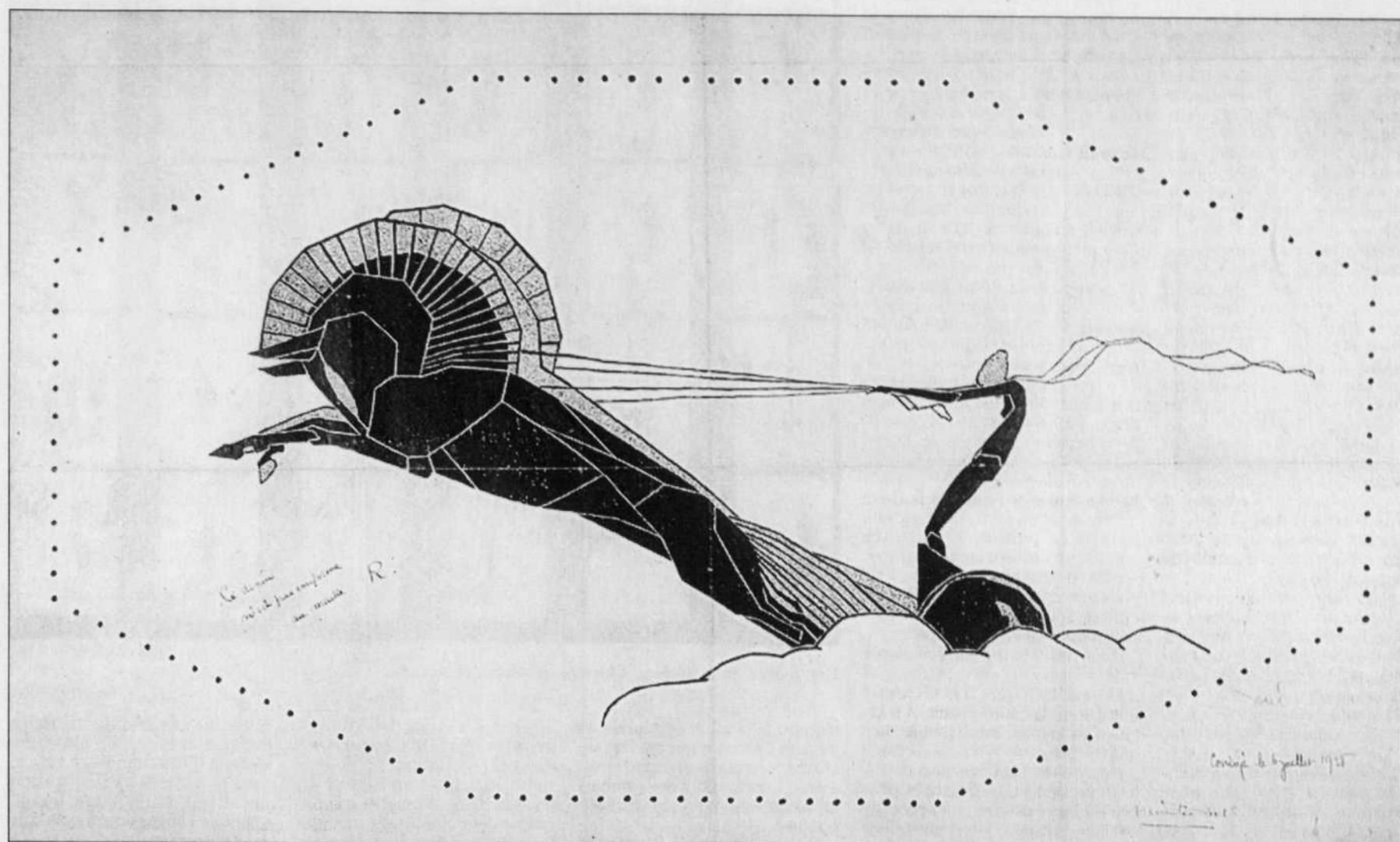
Jacques-Émile Ruhlmann, figure de proue de l'Art déco rendu célèbre grâce à l'exposition des Arts décoratifs de Paris en 1925. Tout en élégance sobre et en raffinement délicat malgré le faste et la richesse des objets exposés, l'aménagement des salles, signé Christine Michaud (le MBAM lui doit, entre autres, le design de *Hitchcock* et de *Tanagra*), est exemplaire de ce que doit être un design au service des œuvres. Ça change du clinquant auquel le musée et d'autres institutions nous ont malheureusement trop souvent habitués.

La présentation s'ouvre sur une petite salle intimiste toute de jaune peinte où se dresse, tel un oriflamme, le chef-d'œuvre consacré de l'artiste: *La Desserte*, dite «*Meuble au char*» (c. 1921), une pure merveille en ébène de Macassar, en acajou, en ivoire et en marbre. Puis une enfilade de salles, aux murs et aux cimaises arborant de riches teintes de beige oranger, de gris-vert, de bleu-gris, de bleu nuit et de rouge brique, propose un itinéraire privilégié à travers la flamboyante carrière de cet autodidacte.

Issu du milieu de la décoration (l'entreprise paternelle faisait dans la peinture, le papier peint et la miroiterie), Ruhlmann réalise ses premiers croquis vers 1900. Jusqu'en 1914, il fait lentement mais sûrement sa marque comme dessinateur de papiers peints et de textiles d'ameublement puis de luminaires, ce qu'exemplifie la seconde salle de l'exposition. Réformé, il saisit sa chance au vol pour se métamorphoser en concepteur de mobilier et en artiste-ensemblier (on préfère aujourd'hui le terme designer d'intérieurs) en travaillant, notamment, pour les magasins Le Printemps.

Une première rétrospective

La grande période de Ruhlmann, si elle s'avère brève, pullule de réalisations *glamour*. Entre 1925, année de la consécration, et 1933, qui voit l'artiste disparaître prématurément, se succèdent nombre de grands projets pour des personnalités en vue, en plus du vulgus des ateliers Ruhlmann (fondés en 1925). Ce que traduit bien la présentation en reconstituant, grâce à d'habiles «tableaux», quelques salons, chambres et bureaux réalisés qui pour le directeur du *Daily Mail*, lord Rothermere, qui pour Georges-Marie Haardt, directeur chez Citroën, ou encore le maharadjah d'Indore. Une grande salle, entièrement dévolue au pavillon du collectionneur (1925), est à couper le souffle. Outre les meubles, les textiles et les papiers peints signés Ruhlmann, des sculptures de Joseph Bernard et d'Alfred Janniot, réalisées expressément pour ce haut lieu de raffinement, habitent la salle pour mieux en traduire l'exquis raffinement. Ailleurs, quelques œuvres de Van Dongen, de Picasso et de Renoir ont judicieusement été mises à contribution afin de recréer les atmosphères d'époque. Autre point fort de l'exposition: la salle du ministère des Colonies au Musée des Colonies, inaugurée en 1931 et où exotisme et goût du luxe se marient, clôt un parcours riche en plaisirs esthétiques.



Projet de motif pour le «*Meuble au char*». Vers 1919. Encre de Chine sur tissu enduit d'une préparation blanche, 45 x 75 cm. Musée des Années 30, Boulogne-Billancourt.

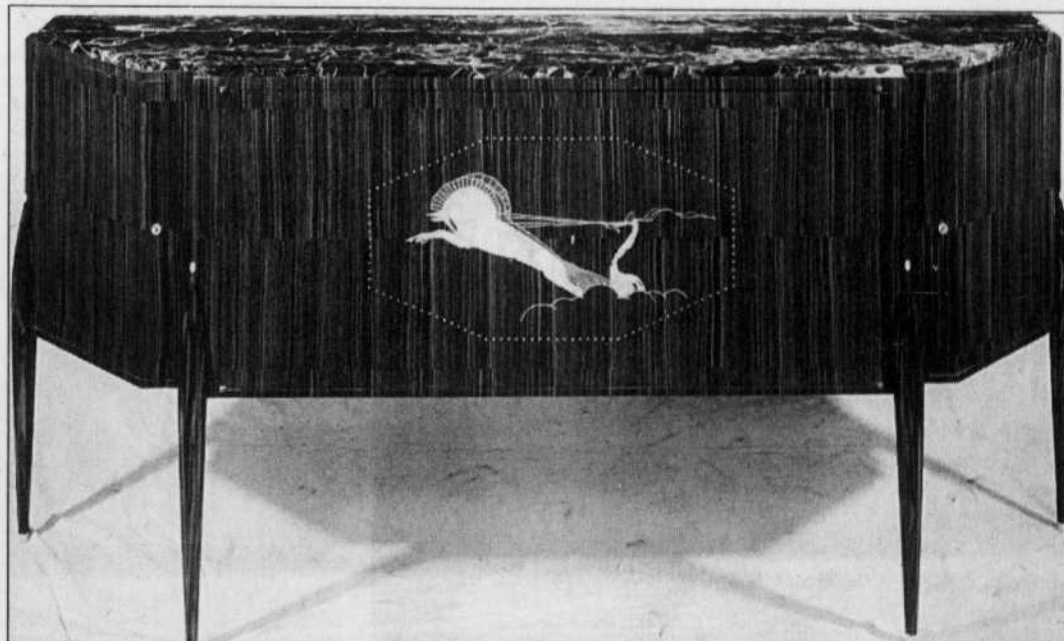
Outre les artefacts signés Ruhlmann, nombre de dessins et de photographies anciennes permettent de rendre justice au talent incomparable de cet artisan, mais aussi de suivre le développement de sa pensée, depuis l'idée première jusqu'à l'objet incarné. Néanmoins, le didactisme de l'exposition (vitrine présentant les divers placages et essences de bois utilisés pour la réalisation du mobilier, entre autres) ne gêne en rien l'appréciation des œuvres et de la splendeur de la présentation. Il faut souligner aussi le catalogue, qui regorge de textes savants faisant le point sur l'artiste, sur ses ateliers, mais aussi sur sa présence aux États-Unis et son influence au Québec et au Canada. Une belle réussite!

Cette exposition est la première rétrospective consacrée à Ruhlmann en Amérique; elle

s'avère aussi la toute première collaboration entre deux institutions: le MBAM et le Metropolitan Museum of Art de New York, qui ont organisé conjointement la présentation nord-américaine avec le Musée des Années 30 de Boulogne-Billancourt. Le directeur du MET, Philippe de Montebello, était présent lors de l'inauguration montréalaise et en a profité pour gratifier les amateurs d'une conférence sur l'importance et le rôle des musées. Et pour souhaiter que cette première ne soit pas un *unicum*. On n'est pas contre, bien au contraire!

RUHLMANN: UN GÉNIE DE L'ART DÉCO

Jusqu'au 12 décembre
Musée des beaux-arts
de Montréal
Pavillon Jean-Noël Desmarais



La Desserte, dite «*Meuble au char*» (quatre pieds), vers 1921. Placage d'ébène de Macassar, acajou, ivoire, plateau de marbre portor, 109 x 228 x 50 cm. Musée d'art moderne de la Ville de Paris.

EVA LAPKA

ARAPACIS
«*Sculptures et reliefs en céramiques*»

2000 - 2004
du 15 septembre au 16 octobre

GALERIE BERNARD

3926 rue Saint-Denis, Montréal (Québec) H2W 2M2, Tél.: (514) 277-0770
Horaires de la Galerie: mercredi de 11h à 17h30
jeudi et vendredi de 11h à 20h samedi de 12h à 17h

Yu Xiaoyang

Vernissage «*Lumières de Chine au quotidien*»
DIMANCHE 3 OCTOBRE 2004

L'exposition se poursuivra jusqu'au 21 octobre

Galerie Clarence Gagnon
1108, avenue Laurier Ouest, Outremont
Tél.: 514-270-2962

FRANÇOIS VINCENT

Œuvres récentes

BERTRAND CARRIÈRE

«*Caux*» Photographies

Exposition jusqu'au 16 octobre

GALERIE SIMON BLAIS

5420, boul. Saint-Laurent H2T 1S1 514 899 1165 Ouvert du mardi au vendredi 10h à 18h, samedi 10h à 17h

CAROLINE BUSSIÈRES

vous invite à son exposition performance

«*L'Envolée*»

du 7 au 11 octobre 04

vernissage 7 oct. de 19h à 21h

performance à 20h avec Hélène Élise Blais au piano.

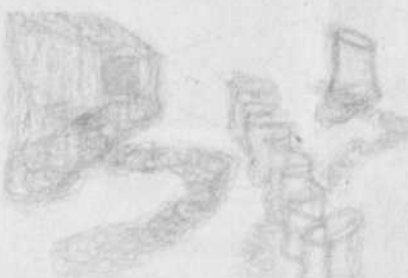
Galerie Espace 4844 Boul. Saint-Laurent, Montréal 524-938-8343

ouvert de 11h à 19h tous les jours

La maison de la culture Côte-des-Neiges présente

Traversée Provisoire

INSTALLATION DE Marie-Josée Laframboise



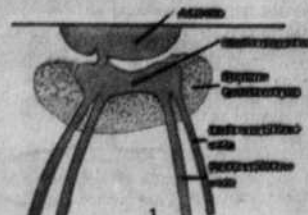
L'exposition se poursuit
jusqu'au 10 octobre 2004

Performance dansée de Marie
Béland accompagnée de
Frédéric Gravel

Le 10 octobre à 14 h 00

La table du corps de Caroline Boileau

L'exposition se poursuit
jusqu'au 17 octobre 2004



Maison de la culture Côte-des-Neiges

5290 chemin de la Côte-des-Neiges

Montréal

Informations : (514) 872-6889

www.ville.montreal.qc.ca/culture

Heures d'ouverture :

mardi, mercredi de 13h à 19h

jeudi, vendredi de 13h à 18h

samedi et dimanche de 13h à 17h

VERNISSAGE

Du 3 au 21 octobre
ANDRÉ MICHEL



GALERIE
LINDA VERGE

1049, AVENUE DES Érables
QUÉBEC (418) 525-8393
www.galerielindaverge.ca

DE VISU

Des contenus raréfiés

AGORA: LE DOMAINE PUBLIC

La Biennale de Montréal
250, rue Saint-Antoine Ouest
Entrée par la ruelle
des Fortifications
Jusqu'au 31 octobre

BERNARD LAMARCHE

Avant même l'ouverture de la Biennale de Montréal, on a entendu Claude Gosselin, son fondateur et directeur artistique, s'inquiéter du manque de financement public qu'il reçoit, des compressions — comme tout le secteur culturel, faut-il le rappeler — et du sort de sa brave petite équipe. Ces conditions donnent une quatrième Biennale de Montréal réduite et édulcorée, qui a dû reporter à plus tard une partie de son programme. Mais tout cela n'explique pas que l'édition courante repose sur des choix éminemment discutables, qui débouchent, au bout du compte, sur un contenu raréfié.

La Biennale de Montréal a dû faire son deuil de noms prestigieux déjà annoncés, qu'elle entendait faire parader à Montréal, dont le bureau d'architectes montréalais Saucier et Perrotte ainsi que l'artiste mexicain Gabriel Orozco. Encore, deux projets ambitieux ont dû être reportés au printemps faute de fonds. Le *Fight Club* du Français Didier Faustino, sorte de micro-place publique, et la *Feuille d'érable bleue* de West 8 (Rotterdam), un immense monolithe de bois de chauffage fendu en son centre pour laisser entrer les gens, verront peut-être le jour, si le financement le permet.

Ces absents permettent de cibler la nature des interventions retenues pour cette édition de la Biennale portant sur l'art public. Cet art dans le public ne peut plus se réduire, comme ce fut le cas autrefois, à planter dans l'espace public des œuvres qui s'imposent sans souci d'intégration. Par contre, ces deux œuvres reportées, de même que celle qui fait office de héraut de la Biennale, soit la fontaine de l'artiste-vedette de l'événement, Armand Vaillancourt, construite en 1971 à San Francisco (seule pièce de

l'artiste qui soit reproduite dans le programme), tiennent toutes de l'ancienne pratique de la sculpture publique, presque intolérable aujourd'hui, consistant à s'imposer et à en imposer au spectateur. Les développements récents de l'art public privilégient des modes plus subtils, plus stratégiques, d'inscription dans la sphère publique.

Ceci est vrai à un détail près toutefois. Bonnes comme mauvaises, absentes comme avérées, photographiques comme installatives, presque toutes les œuvres de la présente Biennale souscrivent à des modes participatifs. C'est à ce paramètre, crucial en effet, que se réduit essentiellement la proposition de la

La Biennale
de Montréal
a dû faire
son deuil
de noms
prestigieux
déjà
annoncés

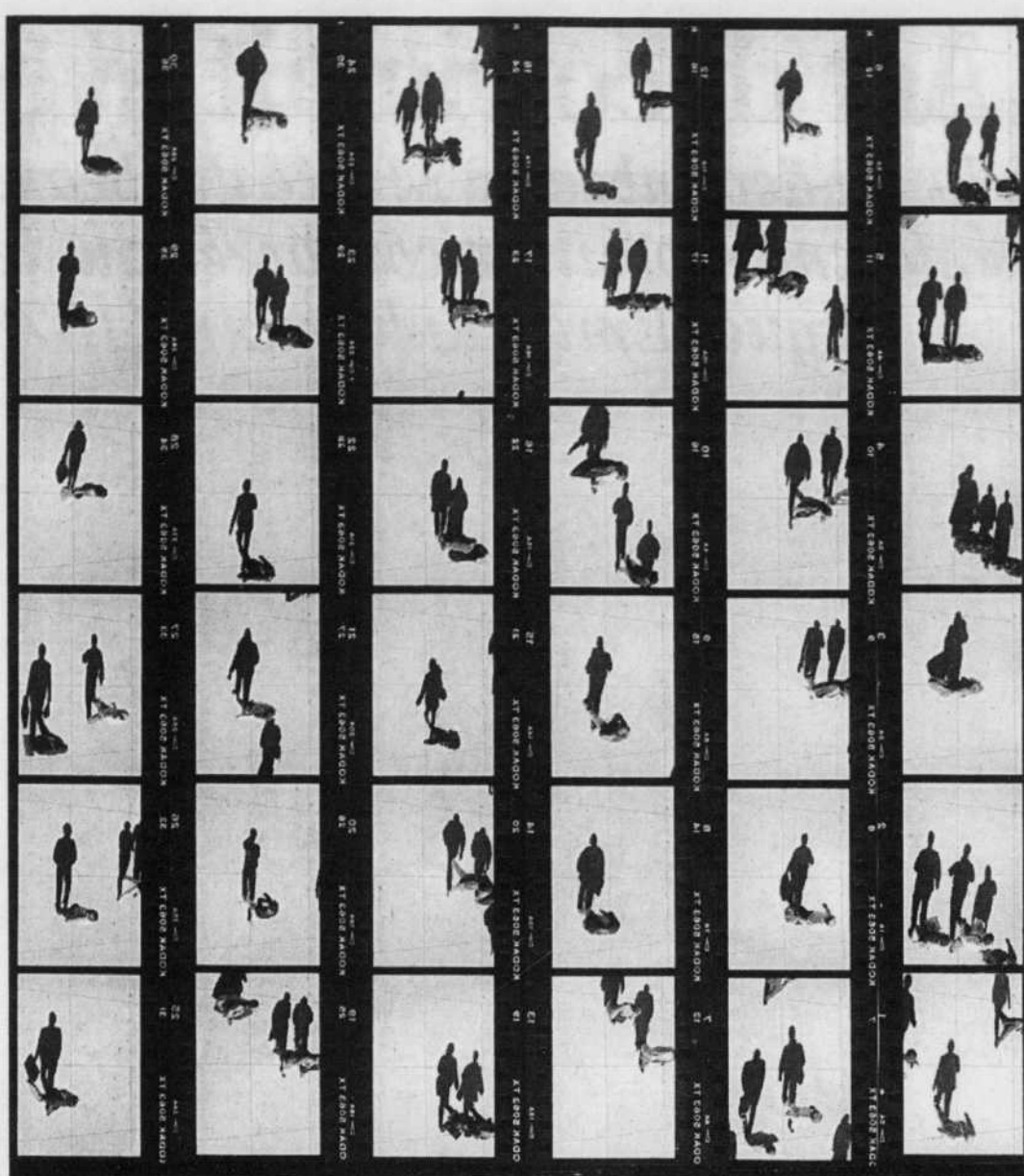
Biennale de cette année, une couche à vrai dire plutôt mince si l'on retient que l'art public récent a su se camoufler dans le mobilier urbain, se faire oublier pour mieux réserver des effets de surprise ou se métamorphoser en partie en esthétique relationnelle qui, pour résumer bêtement, préfère la planification des situations à la création d'objets.

Entre quatre murs

La première phase de la Biennale de Montréal, bien qu'elle traite du public, se retrouve presque entièrement confinée entre quatre murs, ceux de l'ancien édifice de la *Gazette*. Ce qu'on découvre sur ces cimaises laisse pour le moins perplexe.

On salue le travail d'Ed Kostiner et ses *Story-boards des «Domaines publics»*. Sur un mode qui favorise l'étalement de récits, ces suites photographiques traquent les villes anciennes pour en montrer les aires de flânerie, de regroupements plus ou moins fortuits, ou encore les comportements des foules, leur manière de s'agglutiner. Franchement compétentes, ces séries photographiques donnent le ton à ce qui s'annonce, à partir de cette première salle, comme une belle brochette. Or, par la suite, les choses se gâtent cruellement.

Une fois dans l'ancienne salle d'imprimerie de l'édifice, fidèle à lui-même Armand Vaillancourt

Une œuvre de la série *À Chicago*, de Rajak Ohanian.

touche à tout, s'éparpille et s'égare. Dans ce qui ressemble à une colossale brocante, on a droit à un éventail des avenues empruntées par l'infatigable artiste.

Dès qu'on entre, d'authentiques arrimages, utilisés autrefois pour construire la Biosphère, transformés ici en instruments sonores, sont disposés sur une table. Tout près de marteaux qui servent alors de bat-tants: ne reste plus qu'à sonner les cloches.

Une fois passé un des larges dessins que Vaillancourt a réali-

sés grâce à la participation de groupes d'enfants, le parcours devient procession. En de multiples «stations», on s'arrête devant un défilé d'œuvres qui correspondent chacune à une posture de l'artiste. Des dizaines d'origamis de métal, sorte de maquettes, rappellent le sculpteur. Un radeau de l'espoir, que l'artiste a déjà lancé sur les eaux du canal de Lachine, toutes voiles dehors, donne à l'artiste le statut de capitaine. «La pauvreté est une arme de destruction massive»: ces mots, dans la vitrine de l'édifice, en plein cœur du

Quartier des affaires (l'affaire est un brin évidente), placés au-dessus d'une bannière reprenant le texte de la Déclaration des droits de l'homme, témoignent de l'engagement politique de Vaillancourt.

Puis l'on croise une sorte de cercueil-brancardier, dont l'artiste s'est servi autrefois pour une performance publique (au fait, quatre jours après l'ouverture, les pièces n'étaient pas encore identifiées, ni datées, un manque flagrant).

L'artiste brouille les domaines du privé et du public en aménageant plus loin une chambre à coucher qu'il entend utiliser. D'autres œuvres jonchent le sol, mais ce qui retient l'attention, c'est ce spectaculaire tableau abstrait (collectif), tout au fond, avec un néon rouge évoquant la Grande Paix de Montréal en 1701.

Aussi vaste, chargé, l'espace écrase totalement les œuvres. Les chants liturgiques qui baignent le tout transfigurent les œuvres. Le radeau est aussi appelé «la nef», une nef centrale qui s'efface pour donner au Grand Autel toute sa gloire. Dans le chœur se retrouve la majestueuse toile avec son néon rouge. Avec les cloches qui tintent à l'arrivée de nouveaux visiteurs, le portrait du sanctuaire est complet.

Censée être tournée entièrement vers le public, la participation et le tissu urbain, cette pro-

duction se renverse pour ne servir qu'une visée: glorifier l'artiste, dont la tignasse blanche se retrouve dans les dizaines de portraits de groupes affichés au mur, d'une navrante banalité. Ainsi, à défaut de soutenir des œuvres difficiles à défendre tant elles sont inconstantes, la vitrine Vaillancourt met en relief une réalité incontournable: il y a longtemps que la production de Vaillancourt, qui roule sur son fond de commerce, ne sert qu'à alimenter son propre mythe.

Portraits

Passons rapidement sur le volet suivant de l'exposition, bien qu'il contienne les planches de l'excellent projet primé d'Eve Robidoux en hommage aux victimes du séisme de Chi-chi en 1999. En reprenant l'exposition *C'est ma place!*, qui a été en montre à la galerie Monopoli de l'édifice Belgo pendant quelques mois jusqu'à tout récemment, le directeur artistique fait preuve d'un désolant manque d'imagination.

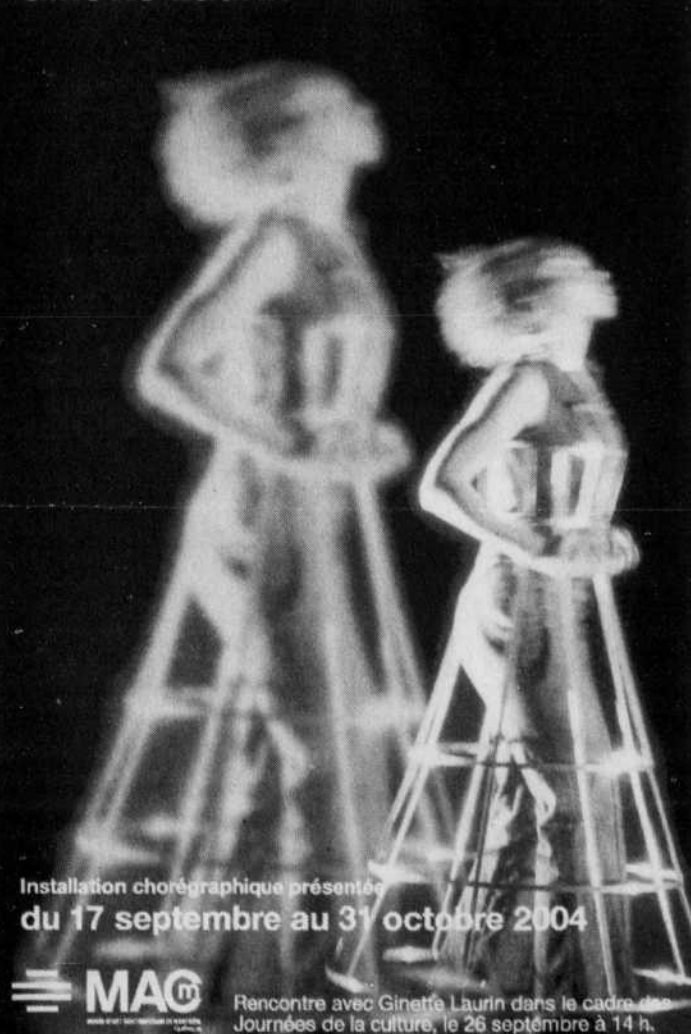
Plus loin, les erreurs s'accumulent. Une belle exposition des photographies de Rajak Ohanian ne sert que partiellement le propos de la Biennale. Les photographies monumentales de la série *À Chicago*, de la fin des années 80, sont savoureuses. Chaque prise de vue isole des passants hors de leur contexte, mais la présentation de l'ensemble, comme s'il s'agissait de planches-contacts, recrée de toute pièce une place publique. Ainsi les gens se retrouvent-ils isolés à même le partage d'un endroit.

Par la suite, le volet Ohanian décroche parce qu'il saupoudre les extraits de sa production. Une série de portraits de gens célèbres, des portraits de gitans, ont plus à voir avec la photographie classique qu'avec l'art public. Inoubliable, cette autre série, *L'Esprit de la forêt*, tient de la tradition spirituelle de la photographie. Elle ne saurait être plus éloignée des questions urbaines.

Le ratage le plus aberrant n'est même pas là: la série *Portrait d'une PME* rend les 32 portraits des employés d'une fabrique de tissu de Lyon, mais on ne présente ici que 18 images. On a choisi de garder des images qui ne servent en rien la Biennale pour tronquer une série qui devient insignifiante en conséquence.

Et lorsqu'on sait que toutes les images ont été envoyées à Montréal, avec les frais de transport et d'assurance que cela implique, on se dit que, pour une Biennale aux prises avec des problèmes financiers, on ne regarde pas à la dépense. Le parcours se termine ensuite avec une véritable expérience, proposée par Will Alsop, l'éminent architecte. Un corridor démesuré, l'ancien débarcadère de l'endroit, a été transformé en un immense tableau dans lequel on s'engouffre et sur lequel tout un chacun peut peindre, comme un graffeur. C'est peut-être par là que l'on touche le plus à l'expérience de la ville et de la communauté. Il s'agit là d'un point d'orgue supérieur à un parcours qui ne le mérite tout simplement pas.

Le Devoir

La Résonance du double
Ginette Laurin

Installation chorégraphique présentée
du 17 septembre au 31 octobre 2004

Rencontre avec Ginette Laurin dans le cadre des Journées de la culture, le 26 septembre à 14 h.

Musée d'art contemporain de Montréal
185, rue Sainte-Catherine Ouest
Info: (514) 847-6226
www.macam.org

Prix d'entrée: tarifs du MACM
OVERTIG
Olichen

SYMPOSIUM
D'ART
DE MONTRÉAL

Édition 2004
DU 7 AU 30 OCTOBRE

Montréal
La Galerie les Nouveaux Barbares
4032, rue Notre-Dame Ouest
Démonstrations de diverses techniques

Montréal
Le Va-et-Vient, Bistrot Culturel
3707, rue Notre-Dame Ouest

Du lundi au samedi
Renseignements: (514) 937-3536
www.nouveauxbarbares.com



Artistes invités:

L.Bastien, N.J.Bellos, L.Bloom, P.Bogati, C.Bonilla, I.Boulanger-Michaud, H.Brunet, M.Castagnier, O.Ramirez Castillo, J.Clément, M-F.Cournoyer, L.Dagenais, M-D.Doyon, K.Drysdale, C.Dufresne, Y.Durand, C.Fafard, N.Foreman, D.Gervais, J.Hannaford, I.Kérésit, M.Lancelot, L.Lachance-Legault, I.Lemelin, V.Lessard, I.Le Vergo, J-G.Meister, J-C. Musselli, A.Perron, A.Piroir, M-E.Provost, N.Ait-Said, C.Vallée, L.Vézina, N.Kupriakov.

COZIC

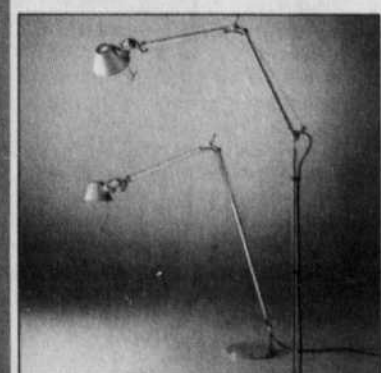
« De la possibilité d'un baiser - acte II :
Le point de vue A² est le meilleur »
Jusqu'au 9 octobre 2004

Toronto International Art Fair

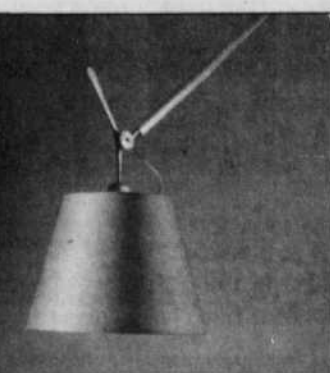
Gwenaél Bélangier, Vanessa Beecroft,
Thomas Corriveau, Nan Goldin, Jocelyn Jean,
Raymond Lavoie, Serge Tounsiang
Metro Toronto Convention Center, espace 544
30 septembre - 4 octobre 2004

Avec l'appui de la Société de développement des entreprises culturelles du Québec.

GALERIE GRAFF 963, rue Rachel est Montréal, Qc H2J 2J4
mer-ven 11h-18h sam 12h-17h
514.526.2616 www.graff.ca



Tolomeo
Halogène
665\$ / 395\$
* jusqu'au 15 oct.
Artemide



BONALDO
la beauté ne suffit pas

2, le royer (angle saint-laurent), Vieux-Montréal, qc
t.514 287 9222 1.888.BONALDO www.bonaldo.ca



Cinéma

exCentris
HORAIRES 514 847 2206 WWW.EX-CENTRIS.COM

CINÉMA

L'Asie, d'un Pacifique à l'autre

Vancouver — Ne demandez pas à Tony Rayns si la popularité de sa série *Dragons & Tigers*, que le Festival international du film de Vancouver consacre aux cinémas de l'Asie de l'Est, est le fait de la démographie vancouveroise. J'ai appris, à mes dépens, que ce raccourci cause-effet n'est pas de mise ici. Sous l'assaut de ma question soi-disant naïve, l'homme, en effet, s'est transformé pendant quelques secondes en statue de glace — ce qui du coup a dû soulager temporairement le rhume carabiné à travers lequel il m'a accordé un entretien cette semaine.



Martin Bilodeau

L'Extrême-Orient produit « le cinéma le plus intéressant du monde à l'heure actuelle »

Comprenons-nous bien. Tony Rayns est un gars plutôt sympathique et, sauf erreur, seul son enthousiasme est contagieux. Or, depuis quinze ans qu'il programme des films asiatiques au FIFV, il ne cache pas non plus son irritation devant les questions condescendantes de la presse locale, qui considère sa sélection comme un service public. Pensant que je mangeais de ce pain-là moi aussi, il s'était refroidi. Sa fièvre est revenue aussitôt qu'il a compris qu'à travers mes deux précédents passages au festival, j'avais saisi la nature profondément cinéphilique de son engagement envers les cinémas de l'Asie. Rayns, c'est un fait largement connu dans la communauté festivalière mondiale, travaille d'arrache-pied à débarrasser le petit film produit pour rien que personne n'a encore vu, à identifier les œuvres en gestation de nouveaux auteurs coréens, japonais, thaïlandais ou chinois, enfin, à faufiler entre elles des films d'auteur originaux, qui ont déjà fait parler d'eux sur le circuit festivalier (*Tropical Malady*, *Nobody Knows*, etc.).

Si bien que sa série *Dragons & Tigers* est devenue le fleuron du festival de Vancouver. À preuve de sa reconnaissance internationale: le service-jury attire des gens aussi importants qu'Olivier Assayas (en 2002) et Hong Sang-Soo (qui présente cette année *La femme est l'avenir de l'homme*). La presse internationale et les gens de l'industrie accourent ici pour rendre compte de cette spécificité, ou pour faire des affaires, respectivement. Une chose que Tony Rayns n'aurait pas imaginée il y a quinze ans, alors qu'il désespérait de voir tomber les cloisons culturelles. «*Les Chinois allaient voir des films chinois, les Coréens, des films coréens. J'avais l'impression de perdre mon temps*», rappelait-il entre deux quintes de toux.

Puis la donne a changé. Dans les années 90, la croissance économique fulgurante de certains pays de l'Asie de l'Est (particulièrement la Thaïlande et la Corée)

a favorisé l'émergence de cinéastes et d'identités cinématographiques fortes. Vancouver, le festival, était fin prêt à les recevoir et à les promouvoir. D'autant que, «*à l'époque, ça faisait l'affaire de Vancouver, la ville, de se définir comme une métropole du Pacifique. Et tout ce qui pouvait, d'une façon ou d'une autre, forger une identité vancouveroise qui soit en phase avec celle de ses voisins de l'autre rive était le bienvenu. De toute évidence, ce phénomène coïncidait aussi avec le flux migratoire des Asiatiques à Vancouver*».

Un cinéophile avant tout

Quant à savoir si toutes ces questions intéressent Tony Rayns, la réponse est non. «*Je suis avant tout un cinéophile. Je conçois ce programme parce qu'à mon avis, cette partie du globe produit le cinéma le plus intéressant du monde à l'heure actuelle. Bien plus intéressant et varié que celui de l'Europe ou de l'Amérique du Nord. Qui-conque s'intéresse au cinéma devrait s'intéresser à ces films*», dit-il sans qu'apparaisse l'ombre d'un doute dans ses yeux.

Sa programmation comporte 43 longs métrages, ainsi que 52 courts et moyens métrages, parmi lesquels une quarantaine de premières mondiales ou internationales. À trois semaines d'écart avec le Festival de Toronto, quatre avec notre FFM supposément bien considéré par l'Asie, assembler une telle quantité de primeurs est un tour de force. D'autant que, dans l'ensemble, le niveau de qualité ou d'originalité des films est un des plus élevés qu'il m'ait été donné de voir dans un même festival. Contrairement au festival montréalais Fant-Asia, qui se consacre essentiellement aux films populaires, Rayns privilégie un mélange des genres et des styles, si bien qu'on peut s'enfiler en quelques heures *The Adventures of Iron Pussy*, une satire outrancière, et *Tony Takitani*, une splendeur japonaise récompensée à Locarno en août dernier.

Invariablement, dans les salles du Granville 7, du Vogue et de la Cinémathèque Pacifique, on remarque un public de tous les groupes d'âge et de toutes les origines ethniques. «*J'aime bien qu'il y ait dans la salle des spectateurs originaires du pays d'où vient le film, parce qu'ils réagissent différemment et parfois même dirigent les réactions de la salle. Cela dit, je ne choisis pas les films pour eux et je n'ai aucun désir de les mettre en contact avec la culture qu'ils ont laissée derrière eux en émigrant. Ce n'est pas mon job de servir leur nostalgie ou leur mal du pays*». Que la presse de Vancouver se le tienne pour dit.

Place au roi du mariage des genres

Rétrospective Chris Marker à la Cinémathèque

MARTIN BILODEAU

Alain Resnais qualifiait Chris Marker de «*personnage fascinant*», son cinéma, d'*«unique au monde»*. Avec lui, le maestro d'*Hiroshima mon amour* avait réalisé en 1953 *Les statues meurent aussi*, court métrage qui inaugure mercredi prochain la rétrospective que la Cinémathèque québécoise consacre à Chris Marker jusqu'au 27 octobre.

Au programme: une vingtaine de films, longs, moyens et courts, illustrant le parcours dans la marge de ce chroniqueur de combats et de révolutions. S'ajoutent à cela les 13 épisodes qui composent *L'Héritage de la chouette* (1989), encyclopédie télévisuelle dans laquelle ce philosophe de formation s'interroge sur les rapports qui unissent le monde contemporain à la Grèce antique.

Né Christian Bouche-Villeneuve en 1921, Chris Marker est l'auteur d'une quarantaine de films, majoritairement documentaires, quoique l'appel de la fiction, et de ses mécanismes, soit souvent repérable dans ses mises en scène. La plus explicite, sur le plan du mariage des genres, demeure *La Jettée*, court métrage de science-fiction d'une fulgurante modernité, qui en 1963 lui a garanti une place dans l'histoire du cinéma.

Le cinéaste opposait dans ce court métrage de 28 minutes la mémoire fragile d'un émissaire du futur retourné dans le passé afin de parler aux conséquences d'une explosion atomique. Essentiellement construit à partir de photos en noir et blanc, assemblées avec une grande fluidité, le film — qui a inspiré à Terry Gilliam son *Twelve Monkeys* — synthétise l'angoisse d'une époque à travers celle d'un individu qui tente d'avoir prise sur le réel.

Une angoisse semblable, entre désillusion et fatalité, est au cœur du film *Le fond de l'air est rouge*, un documentaire-fleuve reconstituant en



SOURCE CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

Né Christian Bouche-Villeneuve en 1921, Chris Marker est l'auteur d'une quarantaine de films, majoritairement documentaires, dont *Sans soleil* (1983).

quatre heures bien serrées l'évolution de la pensée socialiste et du militantisme de gauche en

Le fond de l'air est rouge reconstitue l'évolution de la pensée socialiste et du militantisme de gauche en France.

Jumelage poétique plus que didactique de témoignages et d'images d'archives qui se renvoient leur écho, le film reconstitue à partir de son petit échantillon temporel (1967-1977) près d'un siècle d'histoire, à travers les événements catalyseurs que constituent la mort de Che Guevara, la guerre du Vietnam, Mai 68 et le Printemps de Prague.

Un personnage méconnu

Le réalisateur de *Sans soleil*, *Level 5* et du *Joli Mai* est un personnage méconnu et difficile à connaître, de par la rareté de ses films sur nos écrans, sa réticen-



SOURCE CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

Le Joli Mai (1963) sera présenté le 8 octobre, à 20h30.

ce à accorder des entrevues et à se livrer au jeu de l'autopromotion. Si bien que les indices biographiques qu'on peut cueillir ici et là s'avèrent rarement exacts ou complets.

Restent les films, dont *Viva Paci*, spécialiste de l'œuvre de Chris Marker, extrait l'essence dans la dernière livraison de la *Revue de la Cinémathèque*: «*Ses films sont souvent politiques, ils ne sont jamais didactiques: Marker, grand monteur de paroles et d'images, se livre à une pratique (tourner des plans, écrire des textes, trouver des fragments de pellicule, assembler et faire s'entrechoquer une image avec une autre, une image avec un commentaire) où il connaît par expérience ce qu'il nous mont(r)e. Son cinéma est fondé sur l'expérience vécue: multiforme, dictée*

par les choix de sa personnalité, les intérêts et les sentiments qu'il a vécus, cherchant à les transformer en film.»

Parmi ceux qu'il ne faudra surtout pas manquer, soulignons *Loin du Vietnam*, collectif daté de 1967 dans lequel, outre Marker, Agnès Varda, Joris Ivens, Claude Lelouch, Jean-Luc Godard et Alain Resnais critiquent l'intervention militaire américaine. Toutes ressemblances avec des incidents plus récents ne peuvent qu'être le fruit du hasard.

CHRIS MARKER: MORCEAUX CHOISIS

Cinémathèque québécoise
Info: (514) 842-9768
ou www.cinematheque.qc.ca

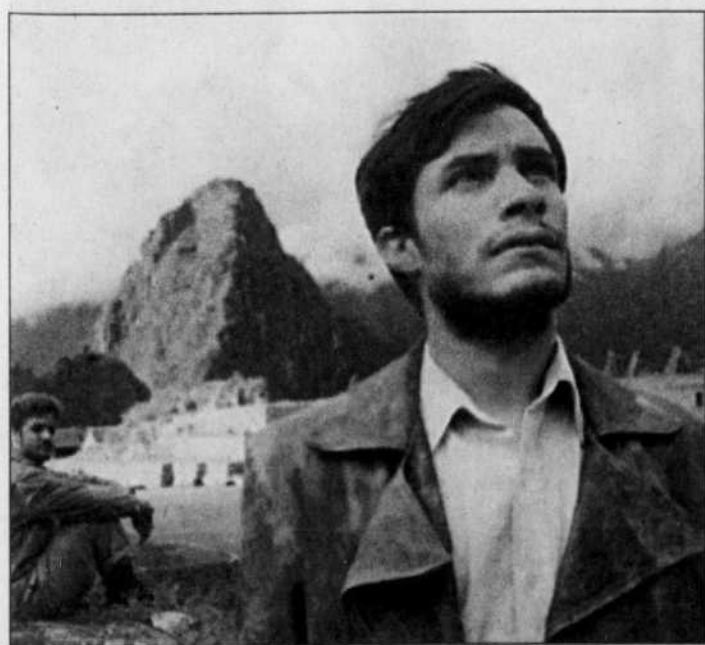


SOURCE CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE

Chris Marker (à droite) entouré de ses comédiens.

Guevara avant le Che

Le charme du film de Walter Salles, c'est de nous montrer un Guevara d'avant sa canonisation



SOURCE ALLIANCE ATLANTIS VIVAFILM

Le jeune acteur mexicain Gael Garcia Bernal dans le rôle du Che.

CARNETS DE VOYAGE (DIARIOS DE MOTOCICLETA)

Réalisation: Walter Salles. Scénario: José Rivera. Avec Gael Garcia Bernal, Rodrigo de la Serna, Mia Maestro. Image: Eric Gauthier. Musique: Gustavo Santaolalla.

ODILE TREMBLAY

Le Brésilien Walter Salles nous avait déjà donné, entre autres, le remarquable *Gare centrale*, road-movie dans lequel s'entrechoquaient plusieurs facettes de son pays. Il aime les paysages et les actions en mouvement. Pas étonnant qu'il se soit intéressé au premier voyage d'Ernesto Guevara.

Alberto Granado (toujours vivant et établi à La Havane) avait lui-même écrit sur ce voyage vécu au côté de Guevara en 1952 à travers l'Amérique du Sud, en

moto, en charrette, au auto-stop, etc., voyage appelé à changer profondément la vision du monde de celui qui allait devenir le Che. Granado fut une sorte de Sancho Pança auprès d'un Che plutôt Don Quichotte.

Le charme du film, c'est de nous montrer un Guevara d'avant sa canonisation, pour ainsi dire, un étudiant en médecine de 23 ans, romantique, idéaliste, naïf et attachant. En corollaire, le problème de *Carnets de voyage* s'articule autour du fait que le spectateur, de son côté, connaît la suite de l'histoire et ne peut que superposer le destin futur du Che sur ses aventures de jeunesse. Cela fausse la portée du film.

Le continent sud-américain dans sa grande diversité se déploie sous nos yeux, autre charme du film. Mais il manque à *Carnets de voyage* du tonus pour se démarquer et sa facture demeure classique et trop sage pour un sujet aussi porteur.

Gael Garcia Bernal, jeune ac-

teur mexicain lancé comme une balle, s'est surtout fait connaître pour son rôle dans le brûlant *Amores Perros*, d'Inarritu, puis dans un registre plus léger pour son interprétation dans *Y tu mamá también*. Il incarne également le héros de *La Mala Educación*, le dernier film d'Almodóvar. Garcia Bernal ne possède pas le charisme du Che, mais qui pourrait l'avoir? Pour tout dire, Rodrigo de la Serna, dans la peau du rond, frondeur, sensuel et dégourdi Alberto Granado, haut en couleur et amusant, vole la vedette à l'interprète du héros.

Carnets de voyage se joue sur deux rythmes. D'abord trépidant et humoristique, quand les deux voyageurs se déplacent en moto, changent de villages et multiplient les rencontres, même après l'escalade auprès de la bien-aimée d'Ernesto. Mais à mesure que les yeux des jeunes gens se dessillent et qu'ils découvrent les misères du peuple, la cadence ralentit et une profondeur de ton s'installe.

Certaines scènes imposent leur force: la découverte par le joyeux duo du Machu Pichu et des civilisations englouties. Surtout la rencontre d'un couple tragique de mineurs communistes pauvres et errants, point tournant du périple, qui casse sa légèreté.

La dernière partie, plus lente donc, arrimée à une léproserie où les deux lascars viennent travailler quelque temps, constitue un terreau relationnel particulièrement fécond. L'ostracisme que subissent les lépreux fera éclore la combativité de Guevara et sa révolte contre toutes les injustices.

Carnets de voyage est un beau film, bien documenté, qui éclaire le parcours d'un mythe humain, mais on dirait que Walter Salles a craint de trahir un sujet qui l'intimidait en y greffant une poésie de son cru. Ça produit une œuvre classique en panne, hélas, d'une étincelle de magie.

Le Devoir

Cinéma

ENTRETIEN

Autour des Choristes

Il sortira dans nos salles vendredi prochain, *Les Choristes* de Christophe Barratier, qui, avec sa générosité et ses chansons, fut le cœur de l'année en France. Entrevue avec Christophe Barratier et Gérard Jugnot.

ODILE TREMBLAY

En France, le film est le phénomène et la vraie surprise de l'année, œuvre désormais culte avec plus de huit millions d'entrées en France. *Les Choristes*, de Christophe Barratier (son premier long métrage), sème la bonne humeur sur son passage comme un *Amélie Poulain* en mode mineur. Même la musique du film fait recette. Un million de disques vendus. Et les chorales poussent en France, dans le sillage du film, comme jamais.

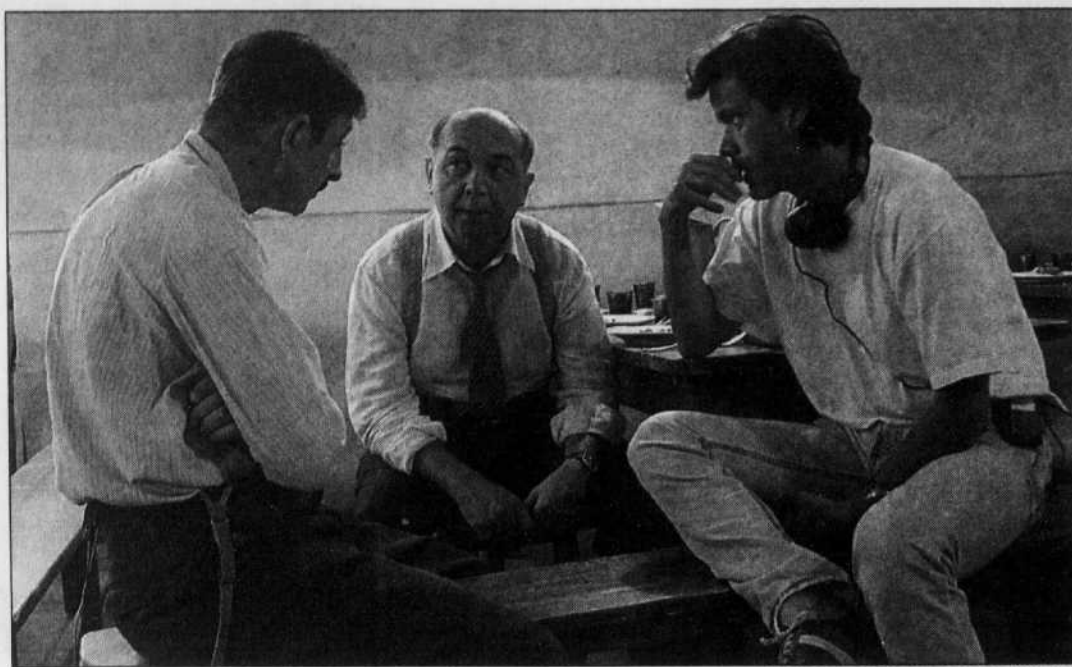
Tout cela pour un film à la facture un peu vieille France qui aurait pu faire chou blanc. *Les Choristes* a pour cadre, en 1949, une école de réforme sous la férule d'un sinistre directeur (François Berléand). Un nouvel instituteur, compositeur raté (Gérard Jugnot), va apporter la lumière dans ce sombre établissement en constituant une chorale appelée à transformer la vie des enfants. Le film est un remake de *La Cage aux rossignols*, de Jean Dréville, qui en 1945 prêtait voix aux Petits Chanteurs à la croix de bois et situait l'action pendant l'Occupation. Au sortir de la guerre, ce film avait également connu un franc succès.

Le cinéaste des *Choristes*, Christophe Barratier, et l'interprète principal du film, Gérard Jugnot, étaient de passage au FFM de Montréal le mois dernier.

Le bonheur et le respect

Barratier déclare qu'il a jugé impossible d'adapter l'action aux réalités des banlieues d'aujourd'hui, tant le tissu social s'est transformé en France depuis cinquante ans.

Le succès des *Choristes*, le réali-



Karl Merad, Gérard Jugnot et le réalisateur des *Choristes*, Christophe Barratier.

sateur l'incombe au besoin des spectateurs d'éprouver du bonheur, de se réchauffer. « Il y a deux sortes de cinéma, ajoute Gérard Jugnot: celui qui montre la vie telle qu'elle est et celui qui la montre telle qu'on voudrait qu'elle soit. Mon personnage de Clément Mathieu est généreux et, dans une époque de cynisme, il apporte un souffle de fraîcheur. » Pour l'acteur, *Les Choristes* a constitué une découverte: celle de la musique. « Je chantais en play-back dans le film, et je me suis laissé guider par un chef de chœur pour diriger la chorale, garder la mesure. J'avais le sentiment d'être un vrai professeur. C'était merveilleux. »

Et si le succès tenait aussi à une identification d'un public souvent jeune aux héros des *Choristes*...

« Pensez à *Harry Potter*, dit Gérard Jugnot. Les enfants adorent s'identifier à des petits êtres incompris, abandonnés, emprisonnés. Les jeunes des banlieues françaises s'identifient aux délinquants du film, même si le contexte est très différent. »

Tous les enfants ont besoin de limites et de discipline. À son avis, si on assiste aujourd'hui à une dégradation de l'école, c'est parce que les adultes se sont déresponsabilisés, qu'ils refusent d'être des maîtres.

« Je suis moi-même musicien, explique Christophe Barratier. J'ai joué de la guitare de façon très intensive jusqu'à l'âge de 25 ans. Alors, parler de musique me permettait d'exorciser mes propres fantômes. J'ai d'ailleurs travaillé avec le compositeur Bruno Coulais pour faire les chansons du film. Dans *La Cage aux rossignols*, les enfants entonnaient les classiques airs de folklore et les chants de Noël. Nous avons cherché à inventer un nouveau répertoire. »

À la différence du film de Dréville, l'action se déroule en 2004. Tout passe ensuite par le souvenir d'un musicien qui évoque le passé.

Un des grands bonheurs du cinéaste: avoir découvert le jeune Jean-Baptiste Maunier, le soliste des Petits Chanteurs de Saint-Marc à Lyon, un merveilleux soprano

avec une tête de jeune premier. Il cherchait un vrai chanteur pour incarner le petit garçon au talent fou sauvé par la musique.

Christophe Barratier voulait garder son côté comédie au film. « François Berléand, qui incarne le directeur, est un vrai polichinelle, un méchant de pacotille, qui fait rire davantage qu'il n'effraie. »

Le succès possède un goût fort agréable. Surtout quand on a dû se battre contre tout le monde pour vendre un projet de film, comme Christophe Barratier avec *Les Choristes*. Qui peut rêver de mieux pour un premier long métrage? « Je suis content aussi pour Jacques Perrin, le producteur, qui prenait un risque avec ce film-là et a emporté haut la main sa mise. » Ces temps-ci, Barratier écrit le scénario d'une comédie située dans les années 30 et il n'a plus à se battre avec personne pour être pris au sérieux. Le succès, ça apporte aussi le respect.

Le Devoir

Rubans gommants

SEPTEMBER TAPES

Écrit et réalisé par Christian Johnson. Avec George Calif, Wali Razagi, Sunil Sadarangani, Baba Jon. Image: Anastas N. Michos. Montage: Richard Francis-Bruce. Musique: James Horner. États-Unis, 2004, environ 105 minutes.

MARTIN BILODEAU

L'arrogance et l'ignorance qui ont présidé à la production de *September Tapes* sont ahurissantes. Ce faux documentaire, tourné en 2002 entre Kaboul et Kandahar sous les feux des Américains et de l'Alliance du Nord, n'est rien d'autre qu'un *reality-show* de mauvais goût (bonjour la tautologie) visant à prolonger dans l'émotion l'onde de choc qui a suivi les attentats du 11 septembre 2001 aux États-Unis.

Le héros de *September Tapes*, alter ego du réalisateur Christian Johnson, est une sorte de GI Joe en civil (George Calif). Voyant l'armée américaine s'enliser dans le conflit armé en Afghanistan, il décide de prendre le chemin de l'Afghanistan dans l'espoir de déboucher sur lui-même Oussama ben Laden, l'ignoble assassin qui a fauché la vie de 3000 innocents. En croisant avec lui, un guide afghan (Wali Razagi, également producteur du film) l'assiste dans son enquête et un caméraman, invisible à l'écran, capte chaque geste, sous-bretout et intempérie au moyen d'une minicaméra DV, suivant l'exemple de *Blair Witch Project*.

Issu du monde de la publicité et du clip, Christian Johnson affiche, sur l'écran, la conscience politique d'un crapet soleil

Issu du monde de la publicité et du clip, Christian Johnson affiche, sur l'écran, la conscience politique d'un crapet soleil

Faut-il croire celui-ci lorsqu'il affirme avoir voulu capter sur le vif la dure réalité des Afghans, qu'il filme pourtant avec une ostentation à peine voilée? Que penser d'un film qui prétend montrer de l'intérieur la chute du régime des talibans et qui, au-delà de deux ou trois lieux communs, s'abstient de dénoncer le mensonge politique qui a poussé les Américains à intervenir? Non contents d'exploiter pour leur profit le malheur des Afghans et des victimes du 11 septembre, Christian Johnson et son équipe s'érigent en héros pour avoir bravé une zone de guerre au nom de l'Art et de la Vérité.

Cette vérité qu'il croit détenir serait à ce point dérangeante que, selon les dires de Johnson, le gouvernement américain aurait jugé bon de confisquer ses bandes vidéo à son retour aux États-Unis, pour les lui restituer partiellement un an plus tard. Héros, donc, et victime de la censure avec ça. Un vrai martyr, Christian Johnson. Son film, du reste, est un vrai supplice.



SOURCE CHRISTAL FILMS

Non contents d'exploiter pour leur profit le malheur des Afghans et des victimes du 11 septembre, Christian Johnson et son équipe s'érigent en héros.

Fantômes boiteux

UN ÉTÉ AVEC LES FANTÔMES

Réalisation: Bernd Neuberger. Scénario: Nadja Seelich. Avec Sarah-Jeanne Labrosse, Nikola Culka, Ron Lea, Karl Merkatz, Richard Jutras. Image: Thomas Varnos. Musique: Zdenek Merta.

ODILE TREMBLAY

Coproduit au Québec par La Fête, *Un été avec les fantômes* a été tourné en Autriche par un réalisateur d'origine tchèque, Bernd Neuberger, dont l'épouse, Nadja Seelich, a écrit le scénario.

Le film est destiné à un très jeune public. De fait, les enfants, déjà habitués à des effets spéciaux un tant soit peu sophistiqués, auront du mal à se laisser convaincre par ces apparitions naïves de suaires dansants.

Un problème de langue apparaît souvent dans le sillage des coproductions. Le film fut tourné en anglais, avec des acteurs québécois et autrichiens qui ne parlaient pas la langue. Il y a eu doublage (pas très bon).

Sinon, cette histoire d'une petite Québécoise de dix ans, Caroline (Sarah-Jeanne Labrosse), qui rend visite à son père (Ron Lea) en tournage dans un château autrichien pourrait être charmante dans ce beau décor inquiétant.

On suivra Caroline dans son enquête pour découvrir l'auteur des sabotages des effets spéciaux artistiques réalisés par le vieil Otto (Karl Merkatz). En compagnie du jeune Autrichien Jakob (Nikola Culka) et de son chien, Caroline devra négocier avec les fantômes de religieuses jadis emmurées pour avoir dansé la nuit.

Domage! Le scénario respire mal et ne laisse guère le temps aux atmosphères de s'imprégner. Les scènes s'enchaînent sans tampons, le jeu des acteurs manque de naturel. Peut-être les tout-petits auront-ils envie de danser avec les héros du film, mais lorsqu'on a le malheur

d'être plus grand, on regrette que plusieurs productions pour enfants concurrencent Disney avec des films trop artisanaux, sans scénarios solides ni réalisations bien menées pour soutenir leur cause.

Le Devoir

Le Rézo présente
comme film d'ouverture de la saison d'automne 2004
Monsieur Ibrahim et les fleurs du Coran de François Dupeyron

« Le Mardi 5 octobre
À Rouyn-Noranda
au Cabaret de la dernière chance
à Mont Laurier au Café Saint-Charles
à Pierreville au Vieux-Théâtre
à St-Hyacinthe au Zaricot café »

« Le Mercredi 6 octobre
à Jonquière
au Café-Théâtre le Côte-Cour
à Val-Morin au Théâtre du marais
à Champlain au Café Foin Fou
à Montréal à La Gitana »

« Le Samedi 9 octobre
à Montréal à L'Utopik »

CIBL
101.5 FM
La Radio Libre!

Info: www.lerezo.org

★ **CINÉMA** ★
SEMAINE DU 2 AU 8 OCTOBRE 2004

Les **NOUVEAUTÉS** et le **CINÉMA** en résumé, pages
★★★★★★ **46**

La liste complète des **FILMS**, des **SALLES** et des **HORAIRES**, pages
★★★★★★ **74**

dans **L'AGENDA culturel**

Des producteurs du «Fabuleux destin d'Amélie Poulain»

★★★★
«Intelligent, drôle et touchant.»
— LA PRESSE-Alexis K. Lepage

★★★★
«Une comédie qui ne manque pas de mordant... on rit aux éclats à plusieurs reprises.»
— ECHOS VEDETTES-Carole Ménard

«Une comédie de mœurs sympathique, rigolote et à l'humour bien maîtrisé... divertit et sait faire plaisir à l'œil.»
— VOIR-Richard Bégin

Rosy de Palma - Chantal Lauby - Claude Perron

Laisse tes mains sur mes hanches

105.7 FM
PARISIEN
POINTE-CLAIRE
CINÉMA Bonaparte
STE-ADELE

SOUTENONS LA CINÉMATHEQUE QUÉBÉCOISE!
Achetez le DVD « À la découverte de Raoul Barré »
100 % des recettes seront remises à la Cinémathèque québécoise.

À la découverte de **RAOUL BARRÉ**
Créateur d'un siècle nouveau
Musique originale de Gabriel Thibault

SEULEMENT 20 \$
Par téléphone: 1 800 267-7710 ou (514) 283-9000
Par Internet: <www.onf.ca/boutique>

Une initiative de l'Office national du film du Canada, en collaboration avec:

DDO
STATISTIQUES
MAX FILMS
ONF